

A. Bignan: L'Abolition de la traite des noirs, Épitre aux souverains de l'Europe

Heu ! fuge crwdeles terras, fuge littus avarum.

--Virg. *Aeneid*

Rois de l'Europe, ô vous qui du monde incertain

Dans ce conseil auguste agitez le destin,

Lorsque la paix, des lois relève l'édifice,

Souffrirez-vous encore qu'un silence complice

Voile des attentats dont la pitié gémit,

Dont s'indigne l'honneur, dont l'équité frémit ?

Vaincre la tyrannie et détrôner le crime,

Au joug de l'opresseur arracher la victime,

A force de bienfaits expier le pouvoir,

Protéger et sauver, tel est votre devoir.

Appuis de l'infortune, amis de l'innocence,

Un grand abus réclame une grande vengeance.

Imitez vos aïeux : si leurs royales mains

Jadis, en les touchant, guérissaient les humains,

Fermez d'un mal sanglant la blessure profonde,

Et que l'amour des rois soit le salut du monde.

Sous les feux dévorants du soleil africain,

Le Despotisme, assis sur son trône d'airain,

Des bords du Sénégal aux rives du Zaïre,
Fonde sur l'esclavage un homicide empire,
Se souille impunément du sang de ses sujets,
Et, riche de leurs pleurs, sourit à ses forfaits.
Là, depuis trois cents ans, un trafic sacrilège,
Que la fraude établit, que la guerre protège,
Partout offre en spectacle à l'œil épouvanté
L'homme vendu par l'homme, et par l'homme acheté.
Voyez-vous ces captifs, errante caravane,
Qu'aux tourments de l'exil l'avarice condamne,
Sous la fourche étrangère abattus et meurtris,
Traîner vers ces bazars leur palpitants débris ?
Voyez les malheureux que dans son gouffre avide
Dévore par monceaux ce négrier perfide,
Tout nus, le sein flétri du sceau des criminels,
Laisser à leurs déserts des adieux éternels ;
Voyez-les, s'arrachant leur vile nourriture,
Respirant, au lieu d'air, une vapeur impure,
Chargés des mêmes fers, voués aux mêmes maux,
Ramper ensevelis dans leur flottants tombeaux.
Que de douleurs rassemble un aussi faible espace !
Tantôt, des justes lois pour tromper la menace,
Leur maître à la fureur des ondes et des vents

En d'étroites prisons les expose vivants ;
Tantôt, d'un mal hideux s'ils vont périr victimes,
Son bras les précipite au fond des noirs abîmes,
Ou, ranimant l'ardeur de leurs corps languissants,
Les contraint d'agiter leurs fers retentissants ;
Et le fouet inhumain, docile à la cadence,
Presse à coups redoublés cette exécration danse.

Malheur à qui survit ! une plus longue mort
Est l'hospitalité qui l'attend dans le port.
Et quels yeux sans pleurer supporteraient l'image
Des tourments précurseurs qu'endure son courage ?
Tandis que ces colons, sous un ombrage épais,
Demandent au sommeil une coupable paix,
Aux premiers feux du jour, dans cette plaine immense,
Inondé de sueurs, haletant de souffrance,
Ce nègre se consume en serviles travaux
Pour creuser le sillon qui nourrit ses bourreaux.
D'un moment de repos implore-t-il la grâce ?
Le fouet du commandeur, châtiant son audace,
Le frappe, le déchire, et fait voler dans l'air
Les lambeaux dispersés de sa mourante chair.
Faut-il vous retracer les infâmes supplices

Qui sillonnent son corps de mille cicatrices,
Ces lourds colliers de fer, et ce poteau sanglant
Où son cadavre nu, sous un soleil brûlant,
Du condor affamé dégoûtant pâture,
Charme l'Européen de sa lente torture ?
Ose-t-il, révolté contre tant de forfaits,
D'un code tutélaire invoquer les bienfaits ?
Sa plainte est une offense... où trouver un refuge,
Quand son premier tyran devient son premier juge ?
Il se tait... seulement, en regardant les mers,
Une lame muette a tombé sur ses fers.
Le malheureux, chargé d'entraves inhumaines,
Redemande à ses dieux les plages africaines,
Ces palmiers au front vert, ces arbres aux fruits d'or,
Dont sa bouche altérée exprimait le trésor,
Des larges bananiers la voûte parfumée,
Des toits de sa tribu l'ondoyante fumée,
L'oiseau que de sa flèche il perçait dans les airs,
Ces fleuves, ces torrents, ces rochers, ces déserts,
Ces déserts où souvent la main de la nature
Change une mer de sable en île de verdure.
Ces rivages, témoins de son jeune bonheur,
Absents de ses regards, sont présents à son cœur ;

Nuit et jour il regrette une mère chérie,
Un frère, des amis, tout enfin, la patrie ;
Et quand, las de souffrir, il succombe, ses yeux
Vers l'horizon natal tournent de longs adieux.

Rois du monde, telle est l'injuste destinée
De l'esclave noirci des feux de la Guinée.
Quand ce Génois, des mers vainqueur ambitieux,
Devina, découvrit, conquit de nouveaux cieux,
Pensait-il qu'un chemin frayé par son génie
Verrait sur l'Océan voguer la tyrannie ?
Ah ! si l'Américain, dans ces gouffres profonds
Où jamais du soleil ne tombent les rayons,
Pauvre au sein des trésors qu'il dispute à la terre,
Arrose de ses pleurs le pain de la misère,
S'il semble, de la vie ayant franchi le seuil,
Préluder à sa mort en creusant son cercueil,
Faut-il que les enfants de la brûlante zone,
Des rives du Niger aux bords de l'Amazone,
Voués, avant de naître, à de sanglants tributs,
Comme de vils troupeaux indignement vendus,
N'obtiennent, exilés sur des plages lointaines,
Qu'une fraternité de douleurs et de chaînes ?

Des droits sacrés de l'homme hommes déshérités,
Ces tourments, ces affronts, les ont-ils mérités ?
L'Europe a-t-elle vu dans ses villes en cendre,
Le ravage à la main, leurs peuplades descendre ?
Ont-ils de leurs tyrans provoqué le courroux ?
Ils les sauvent encore en tombant sous leurs coups :
Tandis que l'étranger, dépeuplant leur patrie,
Sur leurs frères captifs étend sa barbarie,
Leur case hospitalière, ouverte au voyageur,
Sous son toit bienfaisant accueille le malheur ;
Ou d'un colon ingrat quand le sort les sépare,
Un sombre désespoir de leur âme s'empare,
Et l'arbre de la mort, leur prêtant son rameau,
De leurs corps suspendus balance le fardeau.
Qu'aux enfants du désert l'innocence est facile !
La vertu dans leur cœur s'est créé son asile.
Voyez ce fils en pleurs, quand son maître inhumain
Lève contre sa mère une insolente main :
« Frappe-moi, lui dit-il, j'implore ta colère ;
« Frappe-moi, prends mes jours, mais épargne ma mère. »

Les cruels ! voilà donc le peuple infortuné
Qui du nom de barbare est par eux profané !

D'un sauvage climat conquérants plus sauvages,
Eux seuls, eux seuls au crime ont instruit ces rivages ;
Eux seuls de la nature ont méconnu la voix ;
La nature leur crie : « Arrêtez ! de quels droits
« Venez-vous, teints de sang, gorgés d'or et de vices,
« Jeter sur ces mortels vos mains usurpatrices ?
« Le tigre du Sahara, qui, poussé par la faim,
« Dans son brûlant repaire emporte l'Africain,
« Etincelant de rage et bondissant de joie,
« Déchire, impatient, sa palpitante proie :
« Mais vous, de ses tourments jouissant à loisir,
« Dans chacun de ses pleurs vous goûtez un plaisir !
« Barbares ! déposez ces verges meurtrières !
« Ce sang que vous versez c'est le sang de vos frères !
« Et quels sont leurs forfaits ? La couleur de leur front
« Les a-t-elle marqués d'un éternel affront ?
« Votre orgueil pense-t-il, outrageant leur faiblesse,
« Au rang des animaux rabaisser leur noblesse ?
« Nés libres comme vous, d'un œil audacieux
« Ne contemplent-ils pas l'immensité des cieux ?
« N'ont-ils pas, comme vous, dans leur âme immortelle
« Reçu du feu divin la sublime étincelle ?
« Pourquoi donc leur ravir ces droits indépendants

« Qu'un Dieu, père équitable, accorde à ses enfants ?
« Tous à la même source ont puisé l'existence,
« Et l'Éternel entr'eux n'a point mis de distance.
« Qu'importe un vain partage et de biens et de maux ?
« Leurs destins sont divers, leurs titres sont égaux.
« Voyageurs séparés, tous arrivent ensemble
« Au vaste rendez-vous où la mort les rassemble ;
« Oui, la mort frappera de ses communs arrêts
« L'habitant des déserts et celui des palais ;
« Et lorsqu'un même dieu, dans la même balance
« Pèsera d'un coup d'œil le crime et l'innocence,
« Le tyran mis aux fers, l'esclave en liberté,
« Entreront tous les deux dans leur éternité. »

Puissent ces cris vengeurs qu'élève la nature,
D'une basse avarice étouffer le murmure !
A quel prix la mollesse achète ses trésors !
Toutes ses voluptés sont autant de remords.
Le luxe efféminé, dont la lèvre indolente
Savoure le plaisir dans sa coupe opulente,
Sait-il qu'un peuple entier, pour lui seul gémissant,
Lui verse goutte à goutte et ses pleurs et son sang ?
En vain la politique, artisan des grands crimes,

Colore leur noirceur de ses fausses maximes.
Quelle excuse inventer pour ces vils attentats ?
La gloire ? Peut-elle être où l'équité n'est pas ?
L'intérêt ? Quel espoir anime l'industrie,
Si, cultivant un sol qui n'est pas leur patrie,
Ces mortels, dans leurs maux condamnés à vieillir,
Doivent semer toujours sans jamais recueillir ?
Le besoin ? Mais voit-on dans les champs de l'Asie
De leurs dons embaumés s'épuiser l'ambrosie ?
L'arbrisseau d'Yémen de ses grains odorants
Cesse-t-il d'épancher les trésors enivrants ?
Et le miel savoureux des roseaux du Bengale
Ne s'échappe-t-il plus de sa prison natale ?
La force ? Son abus ébranle son pouvoir.
La liberté souvent naquit du désespoir.
Cet esclave courbé sous trois siècles d'outrage,
Des débris de ses fers peut armer son courage,
Et vous demander compte, au nom du genre humain,
Du sang des malheureux qu'opprima votre main.
Son courroux est captif, mais il est inflexible ;
Plus l'orage a dormi, plus il gronde terrible :
Ainsi, près de Quito, dans ces heureux vallons
Dont les fils du soleil fécondent les sillons,

Sous un beau ciel d'azur, la tranquille jeunesse,
Cueillant des blonds épis l'ondoyante richesse,
Sourit... Quand tout à coup jusqu'en ses fondements
Le mont tremble ébranlé de sourds mugissements ;
Le volcan, dont le feu languit longtemps esclave,
Tonne, éclate, vomit un déluge de lave,
Et d'un siècle en un jour renversant les travaux,
Où flottaient des moissons fait rouler des tombeaux.

Rois, d'un futur péril affranchissez la terre ;
Proscrivez un trafic proscrit par l'Angleterre ;
Si par ses longs efforts le monstre combattu
Redresse encore l'orgueil de son front abattu,
Si d'un regard mourant il vous menace encore,
Frappez du dernier coup ce nouveau Minotaure.
Reste-t-il impuni ? l'univers irrité
Soulève contre vous son immortalité.
Expire-t-il vaincu ? votre auguste mémoire
Se crée un avenir de respect et de gloire.
On déteste Pizarre, on bénit Las Casas....
Si ce prêtre héros, transfuge du trépas,
L'œil en larmes, le front pâle, errant sur ce rivage,
D'un monde de captifs contemplait l'esclavage,

Ses mânes indignés élèveraient la voix
Pour défendre le peuple au tribunal des rois :
« Armez-vous, dirait-il, l'Africain vous implore
« Contre un joug qui l'opprime et qui vous déshonore.
« C'est à vous d'abolir ce fléau destructeur,
« Marqué par l'Éternel du sceau réprobateur.
« En vain prétendez-vous de ces mortels sauvages
« Au culte du vrai Dieu ramener les hommages.
« Faut-il, leur imposant l'opprobre de vos fers,
« Au lieu de l'éclairer, embraser l'univers ?
« Espérez-vous fléchir leur rebelle croyance
« Par des arrêts de sang et des lois de vengeance ?
« Sous vos chaînes meurtris, sous vos coups expirants,
« Voudront-ils pour leur dieu le dieu de leurs tyrans ?
« Ah ! que n'imitiez-vous ces prêtres magnanimes
« Qui, de la charité volontaires victimes,
« D'une main l'évangile et de l'autre la croix,
« D'un Dieu consolateur faisaient parler la voix !
« Prodiges des vertus dont vous êtes avarés,
« Tous régnaient par l'amour sur ces peuples barbares ;
« Tous défendaient leurs droits, et vous les outragez !
« Tous s'immolaient pour eux, et vous les égorgez !...
« Hommes, compâtessez aux humaines misères ;

« Rois, plaignez des sujets chrétiens, sauvez des frères.
« Que de vos vaisseaux amis, s'ils volent sur leurs bords,
« D'une double industrie échangent les trésors ;
« Qu'un commerce innocent, par ses chaînes fécondes
« Rapprochant sur les mers l'intervalle des mondes,
« Pour base désormais adopte l'équité,
« Pour soutien la vertu, pour but l'humanité.
« Dans l'univers entier qu'un seul cri retentisse :
« Gloire à la bienfaisance ! opprobre à l'injustice !
« Partout des nations ressuscitez les droits ;
« Rendez son frein au crime, et leur respect aux lois ;
« Frappez ; et de vos bras quand l'accord salutaire
« Aura servi les cieux en délivrant la terre,
« Dans le fond du tombeau reprenant ma fierté,
« Je frémirai de joie au cri de liberté. »